

## INTRODUCTION

### *‘L’Écoute de l’inconscient à l’épreuve du numérique’*

**Journée scientifique du 25 janvier 2025**

**Jean Philippe Guéguen**

Départ au ski. Dans la voiture à l’arrière deux adolescents de 16 ans. Pas un bruit. Ils sont sur leur portable. Tout est calme. Partant de Strasbourg, nous traversons la Suisse. Ses paysages vallonnés, ses vertes prairies. Soudain surgit au loin la chaîne des Alpes, les sommets enneigés, spectacle magnifique. Je m’exclame : regardez, les Alpes ! Pas de réaction. J’ignore s’ils ont daigné jeter un regard à cette beauté majestueuse. Un peu plus tard, c’est le lac Léman qui se déploie sous le soleil, cerné par les montagnes. Je tente une nouvelle approche : Le Lac de Genève, regardez comme c’est beau ! Aucune réaction. Bizarrement, je me console en me disant : après tout, ils peuvent le voir sur leurs tablettes le lac Léman. Sur leurs écrans ils ont la terre entière à portée de main. A quoi bon regarder par la fenêtre ? Pour ma part, tout en conduisant, je reste capté par le paysage mais ressens un peu de tristesse à ne pas pouvoir partager avec eux cette nature qui s’offre à nous. Fort heureusement, arrivé aux pieds des montagnes, l’excitation va grandir pour savoir s’il y aura suffisamment de neige...pour faire du ski. Les regards guettent à chaque virage les premières plaques de neige. Les commentaires fusent. La matérialité de la neige et la possibilité de son absence semblent avoir fait son effet.

Les effets du numérique sont innombrables. Mais pour ne pas quitter l’habitacle de la voiture, lieu clos du voyage, souvenons-nous qu’autrefois les enfants s’ennuyaient pendant les longs trajets en voiture. Ils découvraient la vacuité aggravée par l’immobilisme. Le propre des écrans est de nous capter et de nous occuper, de ne pas nous laisser en repos, de maintenir une excitation permanente. L’écran défie la monotonie des paysages, il donne l’illusion du plein, voire du trop-plein, de l’illimité et nous rend insatiable.

Nous nous demanderons sans doute au cours de cette journée s’il abruse notre imaginaire, ou le stimule. Favorise-t-il la rêverie ou l’empêche-t-il ?

Mais dans cette brève introduction, je voudrais interroger ce que la dématérialisation nous fait. Modifie-t-elle notre rapport au réel, le rapport à notre corps, la relation à l’autre ? Le covid qui nous a obligés à nous tenir à distance, qui nous a rappelé qu’une maladie pouvait être contagieuse et mortelle, et que le danger pouvait venir d’un proche, a constitué un basculement dont on ne mesure pas encore tous les effets. Il nous a obligés à penser

qu'une autre façon de vivre ensemble était possible, en tenant les autres à distance. Que nous pouvions peut-être nous passer de leur présence, du contact physique. Que nous pouvions vivre une forme d'ubiquité en étant partout et nulle part. Qu'il n'était plus besoin de regarder par la fenêtre.

Bien-sûr, cette révolution a commencé il y a bien longtemps. Mais elle n'avait jamais atteint à ce point cette illusion de toute puissance que nous donne l'écran derrière lequel nous nous réfugions. Hors de la réalité concrète d'un monde avec lequel nous sommes hyperconnectés. Hors de la nature et des sensations qu'elle nous permet d'éprouver. Dans une sorte de hors champ contemplatif et, paradoxe suprême, interactif.

Il ne s'agit pas pour nous de déplorer ou de regretter ce que le monde numérique a bouleversé dans nos vies. Il a apporté, faut-il le nier- des avancées considérables. Il nous libère de nombre de tâches fastidieuses. Il nous permet d'accéder plus vite au savoir. Il nous ouvre au monde et à une forme d'universalisme. Regretter ou pleurer sur ces avancées serait comme regretter la mécanisation qui a permis à l'agriculteur de ne plus se tuer à la tâche en labourant son champ.

Non. Il s'agit pour nous, et c'est l'objectif de cette journée, de comprendre ce que cela nous fait. Quelles modifications pour notre vie psychique, pour notre rapport au réel, pour notre rapport à l'autre. Quels changements dans nos sensations, nos ressentis, nos éprouvés ?

De ce point de vue, quel sens donner à la dématérialisation, à la perte de la matière ? Certes, il y a toujours un téléphone ou un clavier. Au bout de nos doigts, il y a un objet. Un objet qui est d'abord une image, un texte, mais qui n'a pas de chair, pas d'odeur, pas de présence. Ce formidable télescopage de la présence et de l'absence semble écraser la distinction entre sujet et objet. Nous sommes à distance, mais collés à l'autre, à un autre omniprésent. Ce que la dématérialisation amène, c'est l'insignifiance du corps, du temps et de l'espace.

Quant à l'intelligence artificielle va-t-elle, demain, à son tour, rendre insignifiante notre capacité de pensée secondée par un cerveau cent mille fois plus performant que le nôtre ? Comme si le numérique permettait de ne plus éprouver les limites du corps et de la pensée ou, en tout cas, de les oublier pour un temps. Car c'est bien le corps qui permet d'être là ou ailleurs, présent ou absent, proche ou éloigné, vivant. Ce corps vivant, source de pulsions.

Le numérique nous permettrait-il de renouer avec un fantasme d'immortalité, le fantasme d'une toute puissance sans limite ?

Psyché est corporelle, faut-il le rappeler ? Or la vie psychique derrière l'écran donne l'impression d'être désincarnée même si nous pouvons nous angoïsser de ne pas avoir de réponses de notre aimé(e) dans la minute qui suit l'envoi de notre SMS.

Pour les psychanalystes ou les psychothérapeutes qui ont poursuivi leurs consultations au téléphone pendant le Covid, chacun a pu éprouver l'insupportable du silence. Que se passe-t-il ? Est-ce la ligne qui est coupée ou est-ce un silence pour penser ? Le patient est-il encore là ? Comme une impossibilité d'écouter le silence quand il n'y a pas de présence physique. Une impossibilité d'éprouver l'absence. Or le silence partagé, la qualité du silence, ne sont-ils pas l'indice d'une rencontre, d'un échange non verbal, voire d'une pensée commune ? Le propre du digital semble à l'opposé de cette approche. Comme si le digital voulait nous coller, ne pas nous séparer, ignorer la solitude des corps, oublier la peau qui nous contient et nous enferme. D'ailleurs, en visio, ne sommes-nous pas des objets partiels, des hommes ou des femmes troncs sans relief, sans épaisseur ?

Or échapper au corps n'a-t-il pas toujours été le souhait de l'être humain ? Les religions n'en sont-elles pas le meilleur exemple ? La spiritualité, la survie de l'âme, l'intellectualisation, la sublimation, ne sont-elles pas autant de tentatives pour échapper à la matérialité de la vie organique et de notre existence ? La sublimation n'est-elle pas désexualisation, tentative de détourner la pulsion de son but ? N'être qu'un pur esprit : rêve de l'ascète, qui n'aurait presque plus besoin de rien.

Le numérique serait-il alors une forme d'ascétisme pris dans la spirale de l'excitation permanente ? Étrange paradoxe où l'accélération de l'excitation pourrait nous mener au dessèchement, vers une pensée formatée, sans imaginaire, parce que déconnectée de la sensorialité.

En ramenant tout à l'image, au visuel, à la pulsion scopique, la dématérialisation s'éloigne des autres sens : le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe. Elle délaisse tout ce qui fait notre activité sensori-motrice. En ne privilégiant qu'un seul sens, elle nous coupe de notre sensorialité. A travers tout ce qu'elle apporte, nous prive-t-elle d'une forme essentielle de vie ? A la façon dont les outils ont, depuis longtemps, éloigné l'homme de la nature et l'ont distancié de son travail, de son rapport au réel.

Vision peut-être un peu pessimiste dont nos débats, je l'espère, apporteront le démenti.

On notera qu'un rapport du Haut Conseil de la Famille de l'Enfance et de l'Age (HCFEA) appelle à rendre le « dehors aux enfants et adolescents » (novembre 2024). Ce haut conseil s'inquiète que les enfants qu'il nomme « des enfants de l'intérieur » ne sortent plus suffisamment de chez eux et acquièrent « moins de compétences sociales et émotionnelles essentielles à un développement équilibré ». Pas de prise de risque. Peu de jeux en extérieur. Moins de contact avec la nature. Une vie sous cloche. J'ajouterai : moins d'éprouvé de ce qu'est le corps dans toutes ses dimensions, dans sa réalité, dans ses éprouvés de plaisir et de déplaisir, de force et de faiblesse.

Si les psychanalystes ont parfois pu donner l'impression qu'ils ne s'intéressaient qu'au langage, à la pensée, nous savons que la vie psychique n'est pas une abstraction et qu'elle est d'abord un ressenti, qu'elle est indissociable d'un corps vivant et que c'est la pulsion qui oblige à la vie psychique. « Le moi est avant tout un moi corporel »<sup>1</sup>. La vie psychique n'est pas une abstraction séparée du corps, ce que l'intelligence artificielle est peut-être. Artificielle parce que factice ? Parce que détachée de toute matérialité ? Daniel Defays nous en dira certainement plus avec des mots plus appropriés que les miens. Mais ces nouveaux vertiges du XXI<sup>ème</sup> siècle interpellent notre pratique qui repose sur une certaine conception de l'humain. Un humain qui semble déshumanisé, désincarné, quand son fonctionnement est pris en charge par des algorithmes et le réduit à une pensée opératoire, sans imaginaire, sans ambivalence. Pris dans un idéal qui « pour beaucoup semble être l'autodétermination, l'auto-crédation, l'évitement de toute filiation, la maîtrise de soi, l'autonomie, la non-dépendance ou le non-besoin de l'autre »<sup>2</sup>.

Dans ce contexte, la psychanalyse, déjà décriée, pourrait être à contre-courant de l'histoire. Quel sens donner au divan, à son atmosphère feutrée, à ces bureaux dont sont absents, le plus souvent, le moindre écran ? Un espace sans ordinateur, sans téléphone portable, est-il encore possible ? Léopoldo Bleger nous aidera à approfondir ce qui fait sens dans la cure analytique. Quelle est notre conception de la cure ? Quelle place pour les nouvelles technologies ?

La psychanalyse du début du XX<sup>ème</sup> siècle était révolutionnaire. Elle bousculait la morale et la pudibonderie bourgeoise. Elle a précédé, accompagné et suscité une véritable révolution des mœurs, en particulier de la sexualité. Mais, aujourd'hui, la psychanalyse semble à rebours, comme entrée en résistance, dépassée par ce mouvement qui s'accélère et semble dénier quelque chose de la vie psychique, de sa temporalité et de l'insondable des affects quand la révolution numérique donne l'impression (l'illusion ?) d'apporter des réponses aux angoisses multiples de l'humain, dont l'angoisse de séparation. Est-ce une fuite en avant ou une formidable opportunité pour s'apaiser et progresser dans la connaissance de soi ?

Est-ce qu'il sera demain de plus en plus difficile de proposer à des patients de prendre le temps, de venir *en présence* nous rencontrer, d'engager une cure avec des séances de 45 minutes, une fois, deux fois, trois fois par semaine et cela pendant plusieurs mois ou années ? Comme si rien n'avait changé depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Proposer cet espace, ce hors temps, c'est à la fois notre chance et notre défi. « Il y a dans la psychanalyse, comme dans la littérature, une exigence de temps et de disponibilité,

---

<sup>1</sup> Freud S. : Le moi et le ça ».

<sup>2</sup> Zervis C. : La désymbolisation au service de l'évolution psychique (rapport pour le CPLF).

quelque chose d'absolument insoluble dans les nouveaux modèles culturels suscités par la civilisation numérique »<sup>3</sup>.

Mais il serait dommage que nous ne soyons que résistance et que nous restions hermétiques au monde environnant. C'est pour cela que notre société, la SPRF, a voulu s'emparer de cette question, réfléchir à *l'écoute de l'inconscient à l'épreuve du numérique*. Car il s'agit bien d'une épreuve. Comme de toute épreuve on peut en ressortir plus fort, à condition d'accepter de la penser. Y compris penser que ces 45 minutes de temps suspendu seront peut-être demain un refuge, un havre pour se retrouver et se réconcilier avec soi. Un havre *en présence d'un autre* pour continuer à se retrouver et à se penser soi-même.

---

<sup>3</sup> Stoloff J-C : Psychanalyse et civilisation contemporaine (PUF).